

fête de la Pentecôte, 9 juin 1889, pour inaugurer solennellement le monument qu'elle a élevé, dans la capitale du monde chrétien, au Campo dei Fiori, à ce fanatique extravagant, qui avait été répudié par les protestants eux-mêmes.

Pendant que l'auteur du *Spaccio* mourait à Rome dans les supplices, en 1600, un de ses compatriotes, incrédule comme lui et non moins célèbre que lui, Jules-César Vanini, de son vrai nom Pompeio Uclio (1584-1619), commençait à préparer les écrits impies qui devaient le faire condamner au feu à Toulouse, le 9 février 1619. Né à Taurisano, près de Naples, il étudia d'abord dans cette dernière ville, puis à Padoue. S'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit dans ses *Dialogues*, il entra dans les ordres, puis visita les principales villes de l'Europe et les pays où le libre examen était en honneur, Genève, la Hollande, l'Angleterre. Après avoir habité quelque temps Lyon et Paris, il se rendit à Toulouse. Le premier président du Parlement, Lemazurier, lui confia l'éducation de ses fils. Il ne se doutait pas que Vanini, athée et de mœurs dissolues, trahirait sa confiance. Quand la vérité fut découverte, elle amena le supplice du coupable. « Avant de monter sur le bûcher, raconte le P. Mersenne, il avoue à Toulouse, devant le Parlement assemblé, qu'à Naples ils avaient formé le projet, lui et douze autres de ses amis, de voyager dans toute l'Europe pour y répandre l'athéisme, et que le sort lui avait donné la France en partage<sup>1</sup>. » Le récit du P. Mersenne

<sup>1</sup> Mersenne, *Commentaire sur la Genèse*, p. 671.

a été révoqué en doute. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que Vanini avait été obligé de quitter sa patrie où ses leçons rappelaient celles de Pomponace<sup>1</sup>. Il disait bien lui aussi, avec aussi peu de franchise que ses prédécesseurs et ses maîtres<sup>2</sup> : *Ceterum sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ me subijcio*. « Du reste, je me soumetts au jugement de la sainte Église romaine; » mais il ne s'en moquait pas moins de tous les enseignements de l'Église et de l'Écriture.

Vanini n'a laissé que deux ouvrages, bien qu'à tort ou à raison il s'en attribue beaucoup d'autres<sup>3</sup>. Ils portent le titre d'*Amphithéâtre de l'éternelle Providence*<sup>4</sup> et de *Dialogues sur la nature*<sup>5</sup>. Ces deux écrits, publiés seulement à un an de distance, diffèrent totalement de

<sup>1</sup> X. Rousselot, *Notice en tête des Œuvres philosophiques de Vanini*, in-12, Paris, 1842, p. VII.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 393.

<sup>3</sup> M. Renan fait observer sur Vanini que « les mensonges » sont fréquents dans ses écrits. « On aurait tort de prendre, ajoute-t-il, comme des détails autobiographiques, tout ce qu'il dit de sa propre personne, soit dans ses *Dialogues*, soit dans son *Amphithéâtre*. » *Averroès*, p. 420. Il assure qu'il avait eu pour précepteur un carme, Jean Bacon, c'est à-dire Jean Baconthorp. Or ce carme était mort 240 ans avant sa naissance. « Vanini, continue M. Renan, p. 422, ne doit pas être pris au sérieux dans ses doctrines; l'opinion qu'il réfute est presque toujours celle qu'il veut inculquer. »

<sup>4</sup> *Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum, christiano-physicum, necnon astrologo-catholicum, adversus veteres philosophos, atheos, epicureos, peripateticos et stoicos*, auctore Julio Cæsare Vanino, philosopho, theologo ac juris utriusque doctore, in-12, Lyon, 1615. Cf. plus haut, p. 348, note 2.

<sup>5</sup> *Julii Cæsaris Vanini, Neapolitani, De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis, libri quatuor*, in-12, Paris, 1616.

doctrine. L'*Amphithéâtre* affecte l'orthodoxie, il est revêtu des approbations officielles, et tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'enseigner la philosophie d'Aristote, telle que l'entendaient Averroès et Pomponace. Les *Dialogues*, au contraire, sont inspirés par un athéisme à peine voilé et l'auteur y prêche la morale d'Épicure. Pour expliquer la contradiction qui existe entre ces deux ouvrages, Vanini ne rougit point de déclarer que le premier n'est qu'un masque et que seuls les *Secrets de la nature* contiennent sa véritable pensée. « J'ai écrit, dit-il, dans l'*Amphithéâtre*, bien des choses auxquelles je n'ajoute aucune foi. » Déjà, dans le titre même des *Dialogues*, où la nature est proclamée « reine et déesse, » on sent l'esprit de révolte. Il nous représente le monde comme un être éternel, vivant de sa propre vie, dieu, en un mot. Il met ses hardiesses sur le compte de tel ou tel athée, qu'il dit avoir rencontré dans ses voyages et qu'il se donne l'air de combattre; toutefois personne ne pouvait se méprendre sur ses véritables sentiments. En réalité, son œuvre est sceptique et attaque toute révélation. Elle est divisée en quatre livres. Les trois premiers ont pour objet le ciel, la terre et les animaux : c'est une sorte de traité peu intéressant de physique péripatéticienne. On y rencontre çà et là quelques pensées hardies, mais c'est surtout dans le quatrième livre qu'éclate l'impiété de l'auteur. Ce livre a pour titre : *De la religion païenne*; ce n'est là qu'un leurre : il est clair pour tous les lecteurs que c'est religion chrétienne qu'il faut lire. Vanini passe en revue toutes les croyances, il les discute les unes après les autres et jette sur elles des flots d'iro-

nie. Il se moque de tous les enseignements de l'Écriture. Il n'épargne rien, pas même Dieu.

« Dans le trentième de ses dialogues, il raconte qu'un jour prêchant sur cette question : Pourquoi l'homme a été créé de Dieu? il la résolut par *cette fameuse échelle d'Averroès*, en vertu de laquelle il doit y avoir une sorte de gradation du plus humble de tous les êtres à l'être le plus relevé qui est *Dieu ou la matière première*<sup>1</sup>. » Dans ces mêmes *Dialogues*, où les interlocuteurs sont Alexandre et Jules César, il reproduit le célèbre horoscope des religions, dont nous avons parlé plus haut<sup>2</sup>, attribuant l'apparition de chaque religion à l'influence d'une planète particulière et celle du Christianisme à la conjonction de Jupiter avec le Soleil<sup>3</sup>. Ce qui est plus grave encore, il réduit tous les miracles à des proportions naturelles, les expliquant soit comme les effets d'une imagination exaltée, soit comme les produits de la magie. Jules-César, c'est-à-dire Vanini, dit à Alexandre qui lui demande ce qu'il faut penser des miracles des païens (ajoutez, et des chrétiens) :

Interrogez Lucien, il vous répondra qu'il ne faut voir là que des impostures des prêtres. Quant à moi, pour ne pas avoir l'air de ne vouloir pas répondre, je rapporte toutes ces merveilles à des causes naturelles... Je ne regarderais pas comme un magicien Apollonius de Tyane, qui voyait ce

<sup>1</sup> Voir E. Renan, *Averroès*, p. 421. *Dialogues, De l'origine de l'homme*, dans les *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, p. 215.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 381, 384, 390.

<sup>3</sup> Vanini, *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, p. 218.

qui se passait dans les pays les plus éloignés, car les objets inférieurs répandent leurs images dans l'air et jusque dans le ciel, d'où, — qu'il me soit permis d'user de mots barbares pour exprimer ce que je sens bien, — elles sont reproduites et renvoyées sur la terre comme d'un miroir à un autre. Etc.<sup>1</sup>.

Ainsi, il n'y a point de vrais miracles. Toute espèce de prodige et même le don des langues accordé aux Apôtres ne sont que des faits naturels. La conclusion des *Dialogues*, c'est que la véritable religion est la religion naturelle<sup>2</sup>. Telle fut la doctrine de Vanini. Comme celle de Giordano Bruno et de Césalpin elle ne procède pas du protestantisme, mais de l'école de Padoue et du mouvement général de doute et de révolte qu'on remarque à son époque<sup>3</sup>. Le socinianisme, dont nous avons à nous occuper maintenant, se rattache étroitement à ces incrédules et il a de plus des rapports directs avec la soi-disant Réforme.

<sup>1</sup> Vanini, *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, p. 228, 230.

<sup>2</sup> Vanini, *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, p. 227. Sur Vanini, voir J. M. Schramm, *De vita et scriptis J. C. Vanini*, Custrin, 1709; J. Ph. Olearius, *De vita et fatis J. C. Vanini*, Iéna, 1708; V. Cousin, *Fragments de philosophie cartésienne (Vanini ou la philosophie avant Descartes)*, 5<sup>e</sup> édit., Paris, 1866, t. III, p. 9-99; C. E. Plumptre, *History of Pantheism*, t. I, p. 367-395.

<sup>3</sup> Thomas Campanella (1568-1639) contribua aussi pour sa part à propager le mouvement d'incrédulité favorisé par Bruno et Vanini. Voir Baldacchini, *Vita e filosofia di Tommaso Campanella*, 2 in-8°, Naples, 1840; Daresté, *Thomas Morus et Campanella*, Paris, 1843; L. Amabile, *Fra Tommaso Campanella, la sua congiura, i suoi processi e la sua pazzia*, 3 in-8°, Naples, 1882; B. Pünger, *Geschichte der christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation*, t. I, p. 75-80.

## CHAPITRE V.

### LE SOCINIANISME.

Les incrédules italiens qui ont fait le sujet du chapitre précédent ne furent point des chefs de secte, et le mal qu'ils produisirent fut assez restreint. Il n'en fut pas de même de leurs compatriotes Lelio et Fauste Socin : ils fondèrent l'hérésie à laquelle ils donnèrent leur nom ; elle subsiste encore et elle a été l'un des agents principaux dans la naissance et les progrès du rationalisme.

Lelio Socin (1525-1562) et Fauste Socin (1529-1604) étaient nés l'un et l'autre à Sienne, comme nous l'avons déjà remarqué<sup>1</sup>. Ils appartenaient à une famille de jurisconsultes, les Sozzini<sup>2</sup>. Lelio, suivant les traditions de sa famille, s'adonna d'abord à la jurisprudence. Le mouvement de son temps le poussa ensuite vers l'étude de la philosophie et de la théologie ; il apprit le grec, l'arabe et l'hébreu. C'est alors que les idées protestantes s'insinuèrent dans son esprit et que sa foi mal assise fut

<sup>1</sup> Plus haut, p. 463. Sur Lelio Socin, voir F. Trechsel, *Die protestantischen Antitrinitarier*, t. II, p. 137-201.

<sup>2</sup> César Cantù a publié l'arbre généalogique des Sozzini, dans *Les Hérétiques d'Italie*, traduct. Digard, t. III, p. 429-442.